

Les cadres d'interprétation d'un lectorat de faits divers

Martine VILA-RAIMONDI

Maître de conférences
Université de Valence
vilaraim@hotmail.com

Rapportés par la chaîne médiatique, les faits divers puisent leurs sources dans un espace social traversé, habité par le public, tour à tour spectateur, acteur possible, lecteur de ces événements autour desquels se construisent et s'entremêlent les discours et les perceptions. « *Tous les cadres explosent en temps réel [...] Rien n'est à sa juste place, ni le droit, ni la justice, ni le vrai, ni le faux, ni le bien, ni le mal, ni le réel, ni le virtuel. Tout est brouillé, dérégulé* » : le commentaire du journaliste Daniel Conrod (2003), à propos de l'affaire Patrice Alègre, nous paraît intéressant parce qu'il fait écho aux nombreuses perceptions du public. Les différents cadres de nos expériences, analysés par Erving Goffman (1974), peuvent contribuer à une compréhension de « l'explosion des cadres » engendrés par les faits divers et leur lecture. C'est à partir de la sociologie goffmanienne et de la sociologie du discours, telle que la définit Jean-Pierre Esquenazi (2002), que nous proposons une approche des lecteurs de faits divers de quatre titres de presse différents : *Paris Match*, *Détective* (hebdomadaires nationaux), *Le Progrès* (quotidien régional) et *Le Patriote du Beaujolais* (hebdomadaire local implanté dans le Beaujolais en Rhône-Alpes).

« *L'actualité suppose un dispositif discursif avec une mise en forme rituelle* », explique Esquenazi. Dans cette optique, peut-on envisager une dimension rituelle dans le

dispositif discursif sur les faits divers et leurs formes de lecture ? Notre analyse présente, en premier lieu, le travail d'approche de lecteurs des faits divers. Elle propose, en second lieu, différents contextes et formes de lecture. En dernier lieu, elle s'attache à une caractérisation des faits divers non pas à partir d'événements, mais à partir de quelques cadres d'analyse qui tentent de cerner ce « genre ».

Une quinzaine d'entretiens

Les faits divers hantent l'espace social. Ils sont régulièrement propulsés à la Une des journaux. Ils suscitent des commentaires dans les lieux publics, alimentent les conversations dans la sphère privée. Cependant, on ne se positionne pas ouvertement comme un lecteur de faits divers. En public, on déclare plutôt lire *Le Monde*, parcourir *Le Progrès*, ponctuellement *Paris Match*, « lorsque l'on a du temps à perdre... au café... en attendant son rendez-vous médical ou chez son coiffeur », explique-t-on. Mais on déclare rarement lire le magazine *Détective*.

Le travail d'enquête sociologique nous a amenée à organiser 15 entretiens, d'une durée de deux heures, au domicile des répondants ; certains se sont effectués individuellement, d'autres en groupes. Ce travail a présenté de grandes difficultés et s'est apparenté tout d'abord à un véritable jeu de cache-cache pour approcher et échanger avec des lecteurs dans des lieux publics. Nous avons tenté tout d'abord de repérer les lecteurs de *Détective* et de *Paris Match* dans les kiosques de presse, les cafés, les centres médicaux, les halls de gare. Dans ce contexte, l'attente s'est révélée infructueuse et les rencontres ont essuyé des refus pour s'entretenir sur la lecture des faits divers. Notre propos ne consistait pas à commenter les faits divers en tant que tels, mais les « motivations » conduisant à la sélection de cette rubrique dans les titres de presse présentés et notamment la perception des faits divers en situation de lecture.

Les évitements, les hésitations, les refus successifs pour converser et échanger sur la lecture des faits divers renforcent la nécessité d'aborder « l'état du champ social » (Esquenazi, 2003) pour comprendre les réactions du public. « Je ne vais pas me rabaisser à ce genre de lecture ! » : le déni de lecture des faits divers se justifie, dans le discours de certains lecteurs, par les perceptions du statut accordé à ce genre et à son contenu. Parce que, dit-on, « c'est populaire et ce qui est raconté n'est pas très reluisant ». Ces remarques ont été réitérées lors de prises de contact avec des employés de bureaux, des commerçants, des artisans. Elles ont été

formulées avec un discours plus soutenu par des enseignants, des cadres d'entreprise, des médecins. « *La futilité, le voyeurisme, la curiosité malsaine* » sont incriminés dans la lecture des faits divers. Selon l'appartenance à telle ou telle classe sociale, les différents groupes soulignent « l'inutilité » ou « le non-fondé » de ce type de lecture : « *Je n'achète jamais la presse à sensation. Pas question de perdre son temps. J'ai des choses plus utiles et intéressantes à lire ou à écouter. De temps à autre, si je tombe dessus par hasard, je jette un œil dessus, si je n'ai rien d'autre à faire.* »

Ces déclarations nous renvoient à l'analyse de Pierre Bourdieu (1965) sur les champs sociaux, pour considérer les aspects légitimes ou illégitimes des cadres de lecture de faits divers. La lecture de romans, de guides pratiques ou touristiques correspond à une norme de « bon goût ». La lecture de l'actualité avec ses événements internationaux, nationaux ou régionaux constitue une activité légitime, « *dans un intérêt pour les affaires publiques* », mentionnent des lecteurs interrogés dans cette enquête à propos des différents types de lecture. La télévision est envisagée comme une pratique légitimée par les classes diversement instruites. Cette pratique peut admettre alors une prise de connaissance « fortuite » des faits divers annoncés à la télévision, à la Une du *Progrès*, ponctuellement pour les faits divers rapportés dans *Paris Match*, rarement dans *Détective*.

À l'issue d'une longue démarche « protocolaire » pour engager la conversation (au sens de Goffman), certains groupes sociaux admettent rechercher et lire régulièrement les faits divers, particulièrement les faits concernant leur région, leur localité. Cette dimension a orienté le cadre discursif de notre enquête qui ne s'est pas effectuée en milieu urbain, mais dans plusieurs communes du Beaujolais, avoisinant Villefranche-sur-Saône, dans la région Rhône-Alpes. Ces localités, fortement ancrées dans une culture viticole, maintiennent le lien social à partir de nombreuses organisations associatives et festives.

Les groupes sociaux, originaires de ce territoire depuis plusieurs générations, révèlent un grand attachement à leur localité. Ce qui explique par exemple que l'hebdomadaire *Le Patriote du Beaujolais* accorde une large place aux faits divers locaux et aux comptes-rendus de justice dans son dispositif scénique. Ce sont des éléments qui justifient à la fois l'achat régulier de la presse régionale (*Le Progrès*) et de la presse locale (*Le Patriote du Beaujolais*) ainsi que l'intérêt pour une lecture de proximité relatant des événements locaux. Ces titres de presse, notamment *Le Patriote du Beaujolais*, fondent leur positionnement sur cet attachement au lien social local et régional.

Cadres de lecture

La démarche ethno-méthodologique peut présenter un grand intérêt pour s'insérer dans les groupes sociaux et appréhender leurs pratiques de lecture locale. Cependant, elle se heurte à une réserve vis-à-vis d'une légitimité sociale à propos de l'intérêt que l'on peut porter aux faits divers et aux titres de presse spécialisée (comme *Détective*), à une forme de réticence pour discourir non sur les faits sociaux eux-mêmes, mais sur leur lecture. On commente éventuellement le dispositif scénique développé par le titre. On juge le discours médiatique rapportant tel ou tel fait. Mais on ne se risque pas à dévoiler, pour une enquête, « la face cachée » du lecteur assidu des rubriques de faits divers.

L'approche de lecteurs envisagée dans les lieux publics (une terrasse de café avec un point presse, un kiosque à journaux dans la rue, un centre médical) peut aboutir à une impasse si l'on ne met pas en œuvre des pratiques figuratives telles que les envisage Goffman (1994). Ce processus de figuration fait appel à une démarche protocolaire pour rassurer sur l'anonymat, à propos d'un sujet dont les interlocuteurs « *ne souhaitent pas parler* » ou sur lesquels ils « *n'ont rien à dire* ». Ce processus nécessite ensuite une définition de rôles pour accéder à un réseau. Dans cette optique, ce n'est pas la position de chercheur qui rassure pour établir le contact, mais davantage la position de client et le lien établi régulièrement avec l'exploitant d'un point presse, d'un café. Nous avons adopté ce rôle pour engager la conversation avec les exploitants de presse. C'est aussi la position d'ami qui peut favoriser la rencontre avec des lecteurs au sein de la sphère privée, lieu de lecture privilégié des faits divers.

Comme le souligne Esquenazi (2003) à propos de certains sujets télévisuels, nous avons pu relever que les faits divers rapportés par des titres spécialisés, comme *Détective*, et leur lecture ne constituent pas des cadres acceptables de conversation dans des localités régionales. Dans son étude sociologique des conversations, Goffman met quant à lui en avant « *non pas les hommes et leurs moments ; mais plutôt les moments et leurs hommes* ». Les rencontres s'accordent plus volontiers dans l'intimité du cadre amical ou familial. Certains entretiens se déroulent par téléphone, le soir ou l'après-midi, durant plus de 40 minutes, plusieurs lecteurs déclinant un entretien au domicile par manque de temps. Les conversations s'ouvrent sur des rires gênés lors des présentations. Les échanges ont lieu chez l'assistante maternelle pendant la sieste des enfants, chez des institutrices un jour de vacances, plus furtivement avec des secrétaires chez le coiffeur, avec des commerciaux à la pause-déjeuner.

Pour la majorité des personnes interrogées, une nuance est établie entre le temps imparti à la lecture périodique de l'actualité générale, et des moments dédiés à la découverte de faits divers.

Lorsque l'on a « *un moment à soi* » pour se plonger dans « *cette part maudite, ces dessous obscurs du corps social* » (Dominique Kalifa, 2003), c'est une *petite lecture facile qui comble des moments vides* ». Ces moments de lecture s'inscrivent dans une rupture avec le temps et son rythme social. Ils comblent des instants dégagés de toute obligation sociale et professionnelle. Les moments de lecture (le dimanche, pendant les vacances, pour la presse locale, lors d'un rendez-vous médical pour *Paris Match*, à la pause-café au travail) renvoient à une lecture qui s'effectue à l'abri du regard social. Ces moments favorisent une expérience privée qui ne se partage pas ou peu, mais qui finit par s'ouvrir sur une conversation publique : « *Là, à ce moment-là, j'en parlerai*, explique cette lectrice. *Je ressortirai le fait divers que j'ai lu, pour exorciser un malaise. J'en parlerai à mon mari, à mes amis, à mes collègues.* »

Certains événements locaux se situent dans une actualité et s'envisagent dans une lecture de proximité. Pour les lecteurs, ce sont là des éléments ancrés dans la réalité et qui les touchent de près. Parallèlement, certains faits rapportés par la presse spécialisée, comme *Détective*, reflètent une transgression des règles sociales tellement exacerbée qu'ils se transforment en légende urbaine. Le dispositif scénique et discursif propulse les lecteurs hors des cadres de la vie quotidienne, de la banalité. C'est là qu'intervient, dans le discours médiatique, cette explosion de cadres en temps réel, « *où rien n'est à sa juste place* », où il est difficile de cerner la part de vraisemblance et la part d'irréel pour les lecteurs. Cet intermède dans l'organisation sociale et professionnelle, cette disposition de repli dans la lecture de faits divers vis-à-vis du rythme quotidien, contribuent à la construction d'un imaginaire tout autant que de représentations sociales.

Croyances partagées

Notre étude s'appuie sur des cadres d'analyse des faits divers, en tant que genre. Bien avant leur caractérisation comme genre journalistique, Kalifa (2003) mentionne les désignations de récit, de discours « *de ce qui s'est passé* », de plainte même. Leur diffusion, dès le XV^e siècle, se présente sous la forme orale autant qu'écrite avec des qualificatifs qui exacerbent sa particularité. L'anormalité du fait, soulignée dans les imprimés dès le règne de Charles VIII, apparaît avec

les mêmes épithètes dans les titres et dans les commentaires de lecteurs de la presse contemporaine.

Le fait serait-il « divers » en tant qu'événement narré extraordinaire, curieux, exceptionnel, qui se différencie des nouvelles ? Les nouvelles météorologiques se retrouvent dans les faits divers si un cataclysme renverse et anéantit le cours du quotidien des populations. L'âge d'un ancêtre, résidant dans une province chinoise reculée, est annoncé dès lors que le seuil de longévité dépasse la norme habituelle. L'amplification des caractéristiques du fait et la simplification de la technique narrative font appel à des invariants narratifs, comme le mentionne Georges Auclair (1970), avec un nombre limité de récits-types, de thèmes-fixés (dévouement héroïque, transgression criminelle et morale, exotisme social, catastrophes, accidents et curiosité de la nature). La récurrence de la structure narrative et d'une « surdétermination anthropologique » dans le fait divers, comme « classement de l'inclassable », a été mise en lumière par Roland Barthes (1964). L'anormalité du fait inclassable caractérise l'événement, mais elle prend sa place parmi des faits dérisoires, infiniment simples qui peuvent captiver tout autant les récepteurs. La récurrence narrative de faits, tantôt hors du commun tantôt banals, peut s'inscrire dans les structures symboliques de l'imaginaire auxquelles s'est intéressée la sociologie.

« Ce qui est raconté dans *Détective*, c'est vrai. On en parle bien. Toutes les fois, ils sont les premiers à découvrir ce qui s'est passé ; ensuite la télé le reprend. Dans *Le Progrès*, ce n'est pas pareil. Ils racontent tout le temps des choses plus banales » (une lectrice de *Détective*, exploitante d'un point presse et débit de tabac). Relevée par des lecteurs de faits divers, cette récurrence nous amène aux liens possibles avec une forme rituelle et narrative dans les récits et leur transmission, tels que le mythe, la légende, la fable : « Dans la presse locale, les faits divers sont vrais. Dans *Détective*, ce sont des histoires romancées » (une lectrice du *Progrès*, de *Paris Match*, secrétaire).

Nous avons retenu des points de comparaison établis, d'une part entre le fait divers et la fable par Christian Vanderdorpe (1991) et, d'autre part, entre le mythe et la légende urbaine par Jean-Bruno Renard (1994). Leur analyse structurale prend en compte plusieurs éléments que l'on peut relever dans les faits divers et qui caractérisent en partie le mythe, la légende ou la fable. Il s'agit de l'événement, de son récit (minimal pour la fable), des acteurs, protagonistes de relations établies dans un micro-univers, sans épaisseur psychologique, placés dans un contexte, fonds du discours à partir duquel les actions vont prendre leur relief particulier et leur force de vérité, comme le précise Vanderdorpe. Renard

souligne quant à lui le principe de récit contenu dans la légende et dans lequel peuvent se mêler le vrai et le faux. Les auteurs mettent également en évidence le principe du paradoxe qui se construit à partir du mélange du réel et du faux, du rapprochement d'états contraires dans un récit. Ce paradoxe surgit sous différentes formes dans la construction du récit mythique, de la fable, de la légende. Il se façonne, pour le fait divers, dans le discours et sa mise en scène médiatique : « *Ce sont les gros titres qui m'attirent et qui me donnent envie de lire, lorsque l'histoire est surprenante, spectaculaire ; ensuite je regarde les légendes. Les photos ne m'intéressent que si ce sont des gens connus. J'aime bien connaître la suite et j'achète le numéro suivant pour voir si l'on en parle* » (une lectrice du *Progrès* et de *Paris Match*, retraitée). « *Je ne m'intéresse pas aux photos. Je préfère m'imaginer la situation, avec mes images à moi. Dans *Détective*, la mise en scène des gens mis à nu, c'est moche* » (une autre lectrice du *Progrès* et de *Paris Match*, secrétaire).

Chacun des genres que nous prenons en compte présente une construction narrative avec une classification des expériences appartenant aux acteurs, lesquelles nous apprennent à considérer le réel dans toute sa complexité. Dans la légende, les personnages présentés sous des traits ordinaires (comme pour de nombreux faits divers) sont pris dans un récit où la part de réel en tant qu'événement se confond et se perd dans l'imaginaire. Dans la fable, le récit comporte des personnages irrationnels qui peuvent agir à des fins plus ou moins morales, comme une mise en garde, dont la transmission générationnelle est importante. La finalité du fait divers, agissant comme une mise en garde plutôt qu'une morale, est pointée de façon récurrente dans les discours de lecteurs, avec une attente de la sanction : « *Cela peut très bien nous arriver ! On ne sait jamais si on peut perdre la tête et se retrouver dans de telles situations. Il faut en parler pour sensibiliser notre famille, nos proches, sur ce qui peut nous arriver. [...] On finit toujours pas payer* » (une lectrice du *Progrès*, du *Patriote du Beaujolais*, institutrice).

Dimension symbolique

Le mythe peut également prendre une forme d'exemplarité à travers le récit d'une histoire unique, l'événement prodigieux, les situations vécues par les personnages. La dimension tragique sur laquelle se conclut le mythe n'est pas sans rappeler des fins tragiques de faits divers. Selon Denis de Rougemont (1972), « *le mythe se présente comme l'expression tout anonyme de réalités collectives ou plus exactement : communes* » : on souligne ici la dimension symbolique, à la fois simple, frappante du mythe qui projette une mise en abîme de situations analogues. L'auteur le désigne

comme une permanence d'un type de relations et de réactions qu'il provoque. Dans la tradition populaire, sans les obstacles narrés, sans leurs rebondissements, la fable n'aurait pu s'imposer auprès de ses auditeurs, précise de Rougemont. Les obstacles à rebondissements contemporains questionnent et captivent les lecteurs d'aujourd'hui, saisis par l'emprise de faits obscurs mis au jour par les médias. Ces caractéristiques, obscurité et force d'influence que l'auteur accorde au mythe, contribuent selon lui à « *accueillir son contenu déguisé et d'en jouir par l'imagination, sans en prendre toutefois une conscience assez claire pour qu'éclate la contradiction* ».

Les témoignages concordent : « *J'ai besoin de lire régulièrement les faits divers, ce qui s'est passé autour de moi ou même ailleurs[...] je ne saurais pas dire pourquoi, par curiosité, pour savoir. [...] Je peux en parler après autour de moi. Je n'ai pas besoin de voir les photos, au contraire, je les évite. Les visages, les lieux me sont inconnus. Je préfère m'imaginer les personnes, la situation, me faire ma propre idée sur les choses* » (une lectrice du Progrès et de Paris Match, institutrice). « *Je ne peux pas m'en passer, cela me fascine, surtout ce qui arrive aux gens connus* » (une autre lectrice du Progrès et de Paris Match, secrétaire).

Pour Renard (1994), « *les événements fournissent leur point d'ancrage dans le réel, la vraisemblance et les causes immédiates de la légende, tandis que les modèles mythiques imposent une structure narrative et des motifs thématiques, souvent mémoriaux* ». Le mythe, la fable, la légende répondent à des traditions culturelles générationnelles dans leur transmission, plus ou moins prégnantes selon les lieux sociaux. Aujourd'hui, le conte s'adresse aux enfants, la fable s'apprend en milieu scolaire, le fait divers se médiatise. Il interpelle quel que soit l'âge, comme une part maudite, avec une rupture dans le cours de la vie, qui surgit aussi dans le conte : « *Je n'achète plus Détective depuis plus de 30 ans. Je suis trop vieux pour ça. Je me contente du Progrès* », affirme ce lecteur du Progrès, chaudronnier retraité). « *Les jeunes filles de 20 ans achètent souvent Détective, jamais Le Progrès, ce n'est pas de leur âge* », précise cet exploitant d'un kiosque de presse.

Le mythe se pérennise dans sa résurgence narrative alors que le fait divers s'estompe au fil des rebondissements. Mais l'un comme l'autre en appellent à une forme de catharsis, collective pour le mythe, médiatique pour le fait divers, symbolisant et expurgeant tout à la fois les passions, les crises, les peurs, les dérives : « *L'agression des personnes âgées, des enfants, nous fait peur, mais le crime passionnel, c'est encore autre chose. On ne peut pas y échapper. C'est une passion qui finit mal. C'est tout autour de nous, c'est en nous. On n'en parle pas tous les jours, mais on y croit* » (une lectrice du Progrès et de Paris Match, retraitée).

Le fait divers, en tant que type de discours médiatique, mêle et reflète des éléments structurels de genres qui s'insèrent dans des systèmes de croyances partagées. On admet la part sacrée du mythe. On peut adhérer à la fable. On transmet la légende. « *On croit* » au fait divers, répètent leurs lecteurs. Le refus d'adhérer à l'insoutenable, à la particularité, à l'anormalité du fait narré, mais « *la croyance en un événement* », à son exemplarité, établissent une forme de lien social. Ce lien permet aussi de comparer, de questionner, d'échanger ses peurs, ses révoltes, ses indignations, ses stupeurs. Lectures et discours sur les faits divers produisent et renforcent certaines représentations sociales, autre catégorie qui peut s'insérer dans les systèmes de croyance partagées, « *matrice culturelle d'interprétation* » ainsi désignée par Jean-Blaize Grize, avec ses florilèges de stéréotypes et de clichés du style : « *les mères sont des monstres* », « *les jeunes sont sans foi ni loi* », « *les drogués sont des incapables* », etc.

Les univers d'opinion sur les faits divers sont multiples. Ils se livrent dans les conversations lors de rencontres entre groupes sociaux, en famille, entre amis ou entre voisins. En revanche, ils peuvent se dérober aux échanges formalisés, proposés dans le cadre d'une enquête qui engage à livrer son propre univers d'opinion, en face à face avec l'enquêteur. L'enquête et l'analyse se restreignent ici à quelques contextes d'échanges qui nécessiteraient d'être élargis. Ces échanges nous permettent d'envisager deux cadres de lecture des faits divers qu'il serait intéressant d'explorer plus avant : l'un de proximité, l'autre mythique. La lecture de proximité reflète des lieux connus et le sort inhabituel ou tragique de personnes qui appartiennent au champ social des lecteurs. Elle est attachée à des habitudes qui marquent des liens entre le lecteur et sa propre communauté. La lecture mythique dépasse le cadre social. Elle accorde une part d'imaginaire et s'insère dans un système de croyances partagées, en tant que nouvelle forme de récit mythique, de récit « *fabulesque* » ou nouvelle forme de légende.

Pour chacun de ces principaux cadres retenus, la dimension temporelle exerce une grande importance. Elle intervient, avec la mise en forme rituelle médiatique, comme une parenthèse dans le rythme et les règles sociales, comme un intermède que s'octroient les lecteurs. Elle constitue une caractéristique structurelle commune aux mythes, aux contes, aux fables, soulignée par Greimas (1981) : « *La dimension temporelle, sur laquelle ils se trouvent situés, est dichotomisée en un avant versus un après* » Les lecteurs évoquent régulièrement ce point de rupture dans leurs moments de lecture et dans les situations extrêmes des faits divers... « *où rien ne sera plus jamais comme avant* » ■

References bibliographiques

- AUCLAIR Georges (1970), *Le Mana quotidien. Structures et fonctions de la chronique des faits divers*, Paris, Anthropos.
- BARTHES Roland (1981), « Introduction à l'analyse structurale des récits », *L'analyse structurale du récit*, Paris, Le Seuil, coll. « Communications ».
- BARTHES Roland (1964), « La structure du fait divers », *Essais critiques*, Paris, Le Seuil.
- BOURDIEU Pierre, et al. (1965), *Un art moyen*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- CONROD Daniel (2003), « Ce que racontent les faits divers », *Télérama* n°2792, 19-25/07/03.
- DE ROUGEMONT Denis (1972), *L'amour et l'Occident*, Paris, Plon.
- ESQUENAZI Jean-Pierre (2003), *Sociologie des publics*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».
- ESQUENAZI Jean-Pierre (2002), *L'écriture de l'actualité. Pour une sociologie du discours médiatique*, Grenoble, P.U.G., coll. « La communication en plus ».
- GOFFMAN Erving (1987) (traduction 1991), *Façons de parler*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GOFFMAN Erving (1974) (réédition 2003), *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GOFFMAN Erving (1974) (traduction 1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GREIMAS Algirdas-Julien (1981), « Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », *L'analyse structurale du récit*, Paris, Le Seuil, coll. « Communications ».
- GRIZE Jean-Blaise (1990), *Logique et langage*, Gap, Ophrys.
- GRIZE Jean-Blaise (éd.) (1974), *Recherches sur le discours et l'argumentation*, Genève, Droz.
- KALIFA Dominique (2003), « Faits Divers / News Item », *Dictionnaire international des termes littéraires*, www.ditl.info/art/definition.php.
- KALIFA Dominique (1994), *L'encre et le sang : récits de crimes dans la France de la Belle Époque*, Thèse, Université de Paris VII.
- KAPFERER Jean-Noël (1987), *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*, Paris, Le Seuil.
- MORIN Edgar (1969), *La rumeur d'Orléans*, Paris, Grasset.
- RENARD Jean-Bruno (1994), « Entre faits divers et mythes : les légendes urbaines », *Religiologiques*, n°10, aut. 94, Actualités du mythe, Montréal.
- ROUGEMONT Denis de (1972), *L'Amour et l'Occident* (1939, éd. définitive 1972)
- VANDERDORPE Christian (1991), « De la fable au fait divers », *Les cahiers de recherche du Ciadest*, n°10, Montréal.
- VERNANT Jean-Pierre (1974), *Mythes et pensée chez les Grecs I*, Paris, F. Maspero/petite collection maspero.